

HUMEUR

par Patrick SÉVERIN

Entre doutes et silence, une société insaisissable



Ce soir, de cette terrasse, Kigali s'étend sous nos pieds comme une sombre mare où scintillent quelques milliers de lucioles dispersées. C'est mon amie qui a choisi le restaurant. Elle est Belge. Mais d'abord, elle est Rwandaise. Elle a quitté le pays en 94, elle a décidé d'y rentrer en 2007. Suivant les circonstances et le jour où je la rencontre, je peux la trouver complètement occidentale ou très africaine.

Je commande un steak frites. J'ai besoin de me raccrocher à une valeur sûre. Cela fait deux semaines que j'essaie de saisir l'essence de cette société rwandaise et je me sens complètement déboussolé.

Mon second reportage sur le terrain touche à sa fin, alors je m'ouvre à cette amie. Elle a une formation en journalisme, peut-être pourra-t-elle me rassurer. « Tu sais, j'ai l'impression que plus j'apprends à connaître ton pays et ta culture, moins je les comprends. »

Sa réponse est plus pertinente que tout ce que j'ai entendu jusque-là au cours de mon périple : « Si tu as compris que tu ne comprends rien au Rwanda, c'est que tu commences

seulement à le comprendre. »

Au Rwanda, tout est exacerbé, tout est complexifié. Le discours modéré, balancé est rare. Et pour cause : chaque prise de position, ici, renvoie d'une manière ou d'une autre au million de victimes de 1994 et aux innombrables qui ont péri dans la décennie qui a suivi. Cela dramatise tout. Cela fige les opinions. Tout est noir ou tout est blanc. Pour les uns, par exemple, le président Kagame est un héros et un visionnaire. Pour les autres, il est un dictateur à peine déguisé qui mériterait le titre de plus grands criminels de guerre encore au pouvoir. Et ce qui complique encore un peu plus les choses, c'est cette loi du silence qui règne partout. Les Rwandais parlent peu. Pas de ça, en tout cas...

Par principe et parce que je ne comprends pas le Rwanda, je ne veux être ni blanc, ni noir. Et pour ne pas être gris et sans saveur, il ne me reste que deux options : renoncer à écrire ou tenter de partager cette complexité à travers cette série. Mon steak arrive. C'est de la semelle. Décidément, rien n'est simple dans ce pays.

Prochains rendez-vous : vendredi 22 et samedi 23 janvier

« Rwanda, Vision 2020 : l'immigration à l'envers... Une série de reportages menés par Frédéric Moray (Bel RTL) et Patrick Séverin (free-lance pour les Éditions de l'Avenir) en collaboration avec la Fondation Roi Baudouin.

Trois vendredis, et trois samedis, pour tenter de comprendre pourquoi tant de Belges d'origine rwandaise décident aujourd'hui de rentrer au pays ; un plongeon au cœur d'une société complexe et en pleine mu-



tation.

Prochaine thématique : « Rwanda, la face sombre du développement ». Une émission à écouter le vendredi 22 janvier, de 19 à 20 h, dans L'Essentiel, sur Bel RTL ; des reportages à lire le samedi 23 janvier dans les quotidiens L'Avenir, Le Jour, Le Courrier. ■



L'INFO MONDE

Rwanda : les



« L'Afrique est un continent comme les autres. Il est possible d'y bâtir une carrière aussi intéressante qu'en Europe » Dalida

Fuir le marasme économique pour trouver l'eldorado au Rwanda... Citoyens belges à part entière, ils sont de plus en plus nombreux à tenter l'aventure.

● À Kigali, Patrick SÉVERIN

Ils sont Belges. Citoyens à part entière. Certains ont même vécu plus longtemps en Europe que dans leur pays d'origine. Ils ont un chez-soi, un travail, une famille, parfois, qu'ils ont fondée ici. Et pourtant, alors qu'on ne compte plus les canots remplis d'Africains s'échouant sur les plages espagnoles pour fuir ce continent qu'on dit maudit, eux, ils ont décidé de faire le voyage inverse. De rentrer au Rwanda, au cœur de l'Afrique, sur les lieux même du génocide qu'ils ont fui en 1994.

« Eux », ils sont nombreux. Très nombreux. Cela en fait un phénomène sociologique peu courant.

« Je crois qu'il s'agit d'un processus assez unique, explique de D^r Joseph Mucumbitsi. Dans la majorité des cas, on rencontre des modèles de diaspora où les gens s'exilent, se fixent à l'étranger, s'y développent et organisent un flux de devises vers leur pays d'origine. Mais je ne suis pas vraiment surpris de voir que le Rwanda ne suit pas ce modèle. Ce mouvement inverse est rendu possible parce qu'on revient ici dans un pays qui a une vision, une volonté politique, qui assure

« Les Rwandais, c'est notre pétrole. Nous ne pouvons pas nous en passer. »

la sécurité et qui est prêt à financer des projets. »

Quelques gorilles, un beau pays, des tas de citoyens

Quinze ans après le génocide, le Rwanda affiche en effet une vitalité économique plutôt rare dans la région. Celle-ci peut s'expliquer de nombreuses manières mais pour Joseph, seule compte la philosophie qui sous-tend l'ensemble.

« Nous n'avons que peu de ressources naturelles. Tout ce sur quoi on peut compter, ce sont quelques gorilles dans les montagnes, un beau pays et un tas de citoyens. Donc, il faut investir dans les gens ! Cet espoir de développer le Rwanda d'ici 2020, on peut le trouver irréaliste. Je crois pourtant

que c'est là que réside la clé de notre succès : la possibilité de rêver et de se dire qu'on va y arriver. On ne sait pas très bien comment. On ne sait pas d'où viendra l'argent. Mais ça, comme le dit notre président, c'est une question de second plan. »

Bruxelles, une ville rwandaise

Le Rwanda compte à tel point sur sa diaspora qu'il a créé une institution pour faciliter sa participation au développement.

« Nous considérons d'ailleurs Bruxelles comme une ville rwandaise, explique Robert Masozera, directeur général de la cellule diaspora. D'après les estimations, il y aurait entre 15 000 et 25 000 ressortissants rwandais en Belgique. Cette population recèle une grande potentialité pour notre pays. »

Mais toute la diaspora n'est pas favorable au régime en place. Loin de là. « Tout le monde est le bienvenu, souligne pourtant M. Masozera. Nous devons être inclusifs sous peine de répéter les erreurs du passé. Les Rwandais, c'est notre pétrole, notre richesse. Nous ne pouvons pas nous en passer. Si les membres hostiles de la diaspora reviennent, on leur montrera que notre projet n'est pas si mal. »

Avant de conclure avec une étonnante franchise. « Ce sera aussi plus facile pour les contrôler. Ils sont plus dangereux de l'extérieur que de l'intérieur. » ■

APRÈS 17 ANS EN BELGIQUE

Joseph Mucumbitsi, pédiatre : « Repartir, pour all

À bord de sa grosse voiture, Joseph commente le paysage qui défile sous nos yeux. « Encore un nouveau building !, s'étonne le médecin. Tous les jours, on commence une nouvelle construction à Kigali. On dit que les Belges ont une brique dans le ventre mais depuis quelques années, les Rwandais rivalisent vraiment. »

Accompagné de Jeanne, sa femme, et de leur premier bébé, Joseph est arrivé en Belgique en 1988 pour une spécialisation en pédiatrie. Dix-sept ans et deux autres enfants plus tard, la famille Mucumbitsi a fait le chemin inverse. « Au début, la vie à Bruxelles était très difficile et nous avions prévu de rentrer au terme de ma formation. Heureusement, mon épouse était enceinte à cette époque et on a retardé cette éta-

pe... »

« Heureusement », car peu de temps après, le génocide devait ravager le Rwanda. D'étudiant, Joseph est devenu réfugié. Puis il a obtenu la nationalité belge. Les années ont passé, les enfants ont grandi et un certain

confort de vie s'est installé. Malgré ça, en 2005, Joseph décide d'embarquer toute la famille pour Kigali.

« Ce fut une décision très difficile à prendre, se souvient-il. Mais comme je n'avais reçu une bourse que pour venir étudier en Belgique, je sentais comme une dette morale envers mon pays. Et puis, il y avait cette envie de venir créer quelque chose ici. Quand on voit le pas de géant accompli en dix, quinze ans seulement, on veut nous aussi prendre part à cet effort pour le développement. »

Depuis son retour, il apporte son expérience occidentale et travaille activement à moderniser le système de santé national. Depuis 2006, on parvient d'ailleurs à faire de la chirurgie à cœur ouvert au Rwanda. C'était impensable avant. L'une des fiertés de Joseph.

« En Belgique, même très bien intégré, je resterai toujours un étranger. Je sais que je ne pourrai jamais y braver une bonne place dans un hôpital universitaire. C'est aussi pourquoi, à un moment donné, on en vient à se demander s'il ne vaut pas mieux aller jouer un premier rôle chez soi. »

Revenir vivre dans une ville où



Développer le système de santé au Rwanda : pour Joseph Mucumbitsi, un défi excitant.

une partie de sa famille a péri dans un contexte atroce n'est toutefois pas une expérience commune.

« Au début, je n'avais pas envie de revenir. Parce que croire que le génocide ne recommencera jamais, c'est très dur. Je l'espère mais je ne peux pas l'affirmer. J'ai traversé les violences de 59, de 63 et de 73 et, avant 94, j'ai connu des périodes plus pacifiques qu'aujourd'hui, où on pensait qu'on était tous Rwandais, sans distinction... Et malgré cela, il y a eu le génocide. » ■